

Liz Wilson, éd., *The Living and the Dead. Social Dimensions of Death in South Asian Religions*

Albany, State University of New York Press, coll.

« SUNY Series in Hindu Studies », 2003, X + 212 p.

André Padoux

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3650>

DOI : 10.4000/assr.3650

ISSN : 1777-5825

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 mai 2006

Pagination : 147-299

ISBN : 2-7132-2092-0

ISSN : 0335-5985

**Référence électronique**

André Padoux, « Liz Wilson, éd., *The Living and the Dead. Social Dimensions of Death in South Asian Religions* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 134 | avril - juin 2006, document 134-92, mis en ligne le 18 octobre 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3650> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.3650>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

---

## Liz Wilson, éd., *The Living and the Dead. Social Dimensions of Death in South Asian Religions*

Albany, State University of New York Press, coll.  
« SUNY Series in Hindu Studies », 2003, X + 212 p.

André Padoux

---

- 1 Liz Wilson, dont on avait recensé ici naguère un ouvrage (*Charming Cadavers*) sur des images féminines de la mort dans le bouddhisme indien (cf. *Arch.* 102.129, 1998, p. 138-139), rassemble ici huit études, dont trois avaient déjà paru, et qui n'ont en commun que de concerner la mort et l'Asie du Sud. Elles sont donc disparates, mais n'en sont pas pour autant, tant s'en faut, dépourvues d'intérêt.
- 2 Dans son introduction, L. Wilson souligne qu'en présentant différents rites accompagnant ou évoquant la mort chez des hindous, des bouddhistes, des musulmans et des populations tribales, ce volume veut mettre l'accent sur les pratiques, notamment populaires, plutôt que sur les spéculations des traditions lettrées, savantes, déjà souvent étudiées. Réelle – physiologique –, ou symbolique, la mort, surtout si elle est ritualisée, est un passage vers un autre état, un dépassement de la condition mortelle, l'ouverture vers le transcendant. Cela explique, note l'auteure, l'importance donnée à la mise en forme ritualisée de la fin de la vie advenue ou évoquée, ainsi qu'à l'abandon volontaire de celle-ci.
- 3 C'est un cas de ce genre, trouvé toutefois dans des textes sanskrits anciens, que décrit D.G. White (« Ashes to nectar: Death and regeneration among the *Rasa Siddhas* ») : celui d'une pratique alchimique des Nāth Siddhas, secte śivaïte de caractère tantrique, où la voie vers l'immortalité et la libération – mais en principe une libération en vie – se réalise par la dissolution du corps du *yogin* dans un chaudron empli de substances oléagineuses et de mercure bouillants. Il s'agit donc d'un suicide rituel, sans doute rarement réalisé, mais intéressant en ce qu'il se modèle sur le processus de la dissolution, puis de la régénération du cosmos. Il souligne, aussi, le fait que la libération est mort au monde : le corps des ascètes hindous, enduit de cendres (parfois celles d'un

bûcher crématoire), montre bien (de nos jours encore) ce lien du renoncement à la mort et au feu. D.G. White reprend dans cet article des éléments parus en 1996 dans son très intéressant volume, *The Alchemical Body* (cf. *Arch.* 100.81, 1997, 137-139).

- 4 Le thème de la mort volontaire par le feu est repris par Liz Wilson (« Human torches of enlightenment: aut cremation and spontaneous combustion as marks of sanctity in South Asian Buddhism »). Elle note que les Bouddhas et les saints bouddhiques sont traditionnellement décrits comme quittant volontairement leur corps, parfois par une dissolution ou ascension lumineuse, ignée. D'où la conception, en milieu bouddhiste, de cette forme de fin de vie comme particulièrement haute et édifiante. Elle pense que cette conception peut se rattacher à d'anciennes notions sacrificielles védiques. L'autocombustion spontanée des Bouddhas peut aussi servir de modèle aux suicides par le feu de moines bouddhistes contemporains, phénomène qui, lui, n'est pas limité à l'Asie du Sud, puisqu'il s'étend au Sud-Est asiatique et au-delà.
- 5 C'est la mort comme processus plutôt que comme événement ponctuel, biologique ou existentiel, qu'envisage D.M. Knipe (« When a wife dies first: the *Mūsivāyanam* and a female brahman ritualist in coastal Andhra ») en décrivant le rite nommé *mūsivāyanam*, pratiqué en Andhra, à l'occasion de la mort d'une femme hindoue brahmane décédée avant son mari. Ce rite, exécuté après la crémation, a pour effet de la transformer en la déesse Gaurī, déité rendue brillante comme de l'or (*gaurī*) par le dieu Brahmā pour la récompenser de son dévouement absolu à son mari. Une bonne épouse hindoue doit en effet mourir avant son époux : s'il meurt le premier, c'est qu'elle ne s'est pas assez dévouée pour qu'il lui survive. Ce rite la divinise, lui évitant le fâcheux destin posthume de *preta*, mais il a aussi pour effet, en la ramenant symboliquement à son état antérieur au mariage, de la congédier, ce qui libère son mari de tout lien envers elle et lui permet un remariage. La description détaillée de ce rite, illustrée de photographies, est intéressante.
- 6 Dans « Return to tears: musical mourning, emotions and religious reform in two South Asian minority communities », R.K. Wolf examine la signification et le sens de l'accompagnement musical de la mort dans une tribu aborigène hindouisée des Nilgiri (Inde du sud) et lors des processions de Moharram (rappelant la mort de Hussein, le petit-fils de Mahomet) des shiites de villes de l'Inde du Nord et du Pakistan. Dans les deux cas, les pratiques musicales accompagnant ou évoquant la mort tendent à se réduire et à subir l'influence occidentale. Mais, en Inde, ces sortes de comportements sont trop variés pour qu'une généralisation soit possible, cependant que le rapprochement entre deux communautés très différentes à tous égards reste assez arbitraire.
- 7 Plus près d'une curieuse (et triste) réalité contemporaine est l'article de J.S. Walters, « Deanimating and reanimating the dead in rural Sri Lanka », dans lequel il étudie divers rites srilankais tendant à maintenir un lien entre les vivants et les morts. Il y rappelle l'opposition entre deux visions de la mort : celle du bouddhisme du Theravada, majoritaire à Sri Lanka, qui prêche l'impermanence de toute chose créée et pour qui les morts (qui, incinérés, n'ont en principe pas de tombe) ont totalement disparu – ils sont « désanimés ». C'est ce qu'affirment les bonzes qui, étant eux-mêmes, en principe, morts au monde, préfigurent la mort tout en montrant, par leur vie de renonçants, que celle-ci peut être préfigurée et vécue sans peur ni larmes. Il y a, à l'inverse, à Sri Lanka, une vision d'origine indienne/ hindoue, où les morts, restés présents, peuvent être rituellement « réanimés » par des nécromanciens présents dans chaque village, et se

manifester, dangereusement, parmi les vivants. Les cimetières ou, plus exactement, les lieux de crémation (où traînent d'ailleurs souvent des cadavres oubliés ou des restes humains mal incinérés) tendent ainsi à devenir des lieux d'horreur où se déroulent des cultes particuliers. Désanimation et réanimation ne sont d'ailleurs pas des processus nécessairement étrangers l'un à l'autre : un nécromancien peut être amené à désanimer un réanimé pour mettre fin à son activité... Plus curieux, quant à l'évolution actuelle des mœurs funéraires à Sri Lanka – et il faut y voir une influence occidentale –, le gouvernement de Mme Bandanaraike (qui a fait inhumer son époux assassiné dans un somptueux mausolée, incitant ainsi les srilankais aisés à faire usage de tombeaux), a voulu organiser administrativement la mort dans tout le pays en exigeant, non seulement, que l'on tienne partout un relevé administratif des décès, mais en prescrivant également la création de « comités d'aide funéraire » chargés de collecter des fonds chez tous les villageois pour organiser les funérailles. Il y a là une extraordinaire bureaucratisation de la mort et, avec des règles d'hygiène mortuaire récemment introduites, une transformation totale de l'approche de la mort. L'auteure rappelle, à cette occasion, les dizaines de milliers de jeunes srilankais du mouvement révolutionnaire JVC assassinés par des commandos de la mort gouvernementaux dans les années 1970, puis entre 1988 et 1990. D'autres aspects extrêmement intéressants de cette étude mériteraient d'être mentionnés.

- 8 C'est aussi de destruction *post-mortem* – mais vue dans les textes – que traite G. Schopen (« The suppression of nuns and the ritual murder of their special dead in two Buddhist monastic texts », article paru précédemment dans le *Journal of Indian Philosophy*). Étudiant le cas, rapporté dans le Canon des Écritures bouddhiques, de la destruction de deux stūpas édifiés par des nonnes pour un mort qu'elles honoraient particulièrement, il établit clairement que les stūpas ne sont pas que des monuments commémoratifs, mais qu'ils sont imprégnés de la présence sentie comme vivante des Bouddhas et des saints dont ils contiennent les reliques. Ils sont dès lors « vivants » et, par conséquent, peuvent mourir et, plus précisément, être tués. Tuer un stūpa est, de fait, considéré par les textes comme un meurtre rituel et, à ce titre, condamné par les Écritures. Ce meurtre apparaît, toutefois, comme excusable dans ces mêmes textes, s'il est accompli pour des raisons politiques. Il en est de même – et c'est le cas ici – lorsque le stūpa est celui d'une secte hérétique, ou encore celui de nonnes, toujours perçues comme étant à la marge de la Communauté, le Sangha, qui est essentiellement masculin.
- 9 I. Nabokov (« A funeral to part with the living: a Tamil countersorcery ritual »), reprenant deux chapitres d'un ouvrage antérieur (cf. *Arch.* 124.40, 2003, p. 124-125), décrit un exorcisme prononcé contre un ensorcellement. L'exorciste crée et anime une image représentant la victime de l'ensorcellement et celui qui l'a lancé : l'image est ensuite détruite, ce qui neutralise l'ensorcellement et ramène la victime à une vie sociale normale, avec un nouveau moi. Ce rite, s'il a un caractère destructeur et homicide, a des effets bénéfiques en détruisant le lien maléfique créé entre la victime et son tourmenteur. Ce rite est accompli par un exorciste habituellement de basse caste, ayant acquis ses pouvoirs après un état de transe où il est possédé par une divinité. I. Nabokov se demande si cette sorte de rite de passage peut être assimilé aux *samskāra*, rites de « perfectionnement » ponctuant la vie de l'hindou de bonne caste : cela ne paraît guère probable.
- 10 « Dead healers and living identities: narratives of a Hindu ghost and a Muslim Sufi in a shared village », de P. Gottschalk, loin des heurts et conflits, décrit les relations

paisibles existant entre les communautés hindoue et musulmane dans un village du nord de l'Inde où vécut, au XVI<sup>e</sup> siècle un saint musulman et un prince hindou dont les tombes sont, de nos jours encore, des lieux où les croyants des deux religions viennent en commun chercher bénédiction et guérison.

- 11 C'est un ensemble varié et riche de faits que décrit ce petit volume où tous les articles sont abondamment annotés et accompagnés de références bibliographiques. Il y a un bon index.